

Après avoir suivi un entraînement aux Indes, les marsouins de la compagnie A du 5e RIC (corps léger d'intervention) atterrissent à Tan Son Nhut le 12 septembre 1945. En quelques jours, ils vont briser la terreur exercée par le Viêt-minh sur Saigon et rétablir l'ordre français.

(Theatrum Belli recherche des photos d'époque relatives à ce fait d'armes pouvant compléter cet article)

Le 15 août 1945, le Japon capitule. En Indochine, depuis le coup de force du 9 mars qui leur a permis de balayer l'armée et l'administration françaises, les Japonais règnent en maîtres absolus, favorisant la montée des nationalistes, des communistes et des extrémistes violemment hostiles à la France. Parqués dans des camps de concentration ou regroupés dans les villes, les résidents français sont en danger de mort.

— *Vous allez former une compagnie. Elle rejoindra Saigon avec les premiers éléments de la 20e division indienne.*

Le lieutenant-colonel Huard commande le 5e régiment d'infanterie coloniale, nom donné au corps léger d'intervention à son départ d'Algérie pour Ceylan. Il reçoit cet ordre une semaine après la capitulation nippone, avant même l'arrivée du général Leclerc, désigné pour commander le corps expéditionnaire d'Extrême-Orient.

La France est bien résolue à revenir en Indochine. Le Nord, certes, livré aux Chinois par les accords de Potsdam, lui reste encore interdit. Dans le sud, en revanche, les Britanniques semblent disposés à lui faciliter la tâche. Un impératif : faire vite !

Or, pour l'instant, en dehors de la poignée d'hommes de la force 136, seul le 5e RIC est en mesure d'intervenir. Et encore, ses groupements de commandos sont-ils dispersés à Ceylan et dans toutes les Indes pour des stages de parachutisme, de jungle, de sabotage, de *silent killing*...

Placés sous le commandement du capitaine Noirtin, la compagnie A, constituée par Huard, est prête dès le 26 août. Organisée en trois sections de combat et deux groupes de commandement et d'arme lourdes, elle compte 8 officiers, 4 aspirants, 48 sous-officiers et 61 hommes de troupe.

Experts en armement et en explosifs, rompus au tir instinctif, ces hommes maîtrisent parfaitement les techniques de combat de jungle et du combat de rue. Le 28, ils embarquent à Trincomalee à bord du porte-avions *Sea Archer*. Destination : Rangoon, première escale avant Saigon.

Prenant la tête des divers mouvements nationalistes pour les déborder et les neutraliser, Hô Chi Minh et le et le Viêt-minh s'apprêtent à proclamer l'indépendance du Viêt-nam. Ils bénéficient de la complicité passive des Japonais, chargés du maintien de l'ordre jusqu'à l'arrivée des Alliés, et de nombreux déserteurs nippons rejoignent leurs rangs. De plus, les

Américains de l'OSS mènent un étrange jeu contre les Français.

En Cochinchine et à Saigon, le nouveau maître s'appelle Tran Van Giau, un communiste qui a ses fait classes en URSS. Il s'empare de tous les édifices publics, couvre la ville de slogans hostiles à la France, organise l'agitation, déchaîne une campagne de presse et de tracts. Les appels au meurtre, au massacre des Français se multiplient.

Les 4 500 soldats et marins français prisonniers à Saigon sont toujours gardés par les soldats nippons, pour l'essentiel à la caserne Martin des Pallières. Les civils sont pour la plupart cantonnés à l'intérieur d'un périmètre dont il leur est interdit de sortir.

Le 2 septembre, pour fêter l'indépendance, Giau organise une manifestation de masse à Saigon. Quelques meneurs la transforment rapidement en émeute. Dans le centre-ville, cinq Français, dont le père Tricoine, sont assassinés par la foule. Des dizaines d'autres sont blessés, des centaines sont arrêtés, leurs maisons pillées et saccagées. Dans les faubourgs, massacres et enlèvements sèment la terreur. Des mots d'ordre circulent, incitant à une tuerie généralisée. Seule l'intervention du haut-commandement britannique, qui rend le maréchal Terauchi responsable sur sa vie, amène les troupes japonaises à rétablir en partie l'ordre dans la ville.

Saigon est délivré

IVAN **CADEAU****TEXTO**

La guerre d'Indochine

*De l'Indochine française
aux adieux à Saigon.
1940-1956*

Dans la matinée du 12 septembre, bénéficiant enfin d'un potentiel aérien, la compagnie A atterrit à Tan Son Nhut en même temps que deux compagnies de Gourkhas. Avec elle, le lieutenant-colonel Rivier, nommé délégué militaire provisoire, un état-major réduit et plusieurs jeunes administrateurs coloniaux entraînés par le CLI. À cause des limitations de poids, les hommes débarquent des Dakota avec un minimum d'armes et de munitions.

À Saigon, Giau a fait pavoiser aux couleurs britanniques. Soudain, alors que les 400 hommes défilent en tenue de brousse anglaise, coiffés du chapeau de feutre Gourkhas, des cris d'enthousiasme jaillissent et se répercutent :

— *Des Français ! Il y a des Français !*

Pour toute la population soumise aux vexations, aux mauvais traitements et aux enlèvements, c'est de nouveau l'espoir.

Durant plusieurs jours, la compagnie A reste cantonnée en réserve dans une ancienne école, rue Paul Blanchy, au grand désappointement des Français de Saigon. Moitié parce que le gouverneur Cédille, parachuté fin août depuis les Indes, croit encore pouvoir traiter avec le Viêt-minh, moitié parce qu'elle n'a pas les moyens de faire face à un soulèvement jetant des dizaines de milliers d'émeutiers dans les rues. Sa seule activité visible consiste en patrouilles qui, au gré des itinéraires, croisent d'autres patrouilles anglaises, japonaises, voire des miliciens du Viêt-minh.

En coulisse, discrètement, on s'organise. Parmi les prisonniers français de la caserne du 11^e RIC, le tiers environ est physiquement en état de se battre, soit 1 500 hommes. Quatre bataillons sont ainsi constitués, dont un de marins. Les armes, on va les récupérer de nuit à la pyrotechnie, où les Japonais en avaient entreposé tout un stock. Grâce à leurs uniformes britanniques, les commandos de la compagnie A peuvent circuler facilement sans donner l'éveil.

Le 22 septembre, tout est prêt. Le secret est parfaitement gardé. Rien n'a filtré. Une trentaine d'objectifs ont été désignés, dans Saigon même et à la périphérie, avec des itinéraires d'approche bien définis : commissariat central et commissariats d'arrondissements, postes de police, mairie, PTT, immeubles de la Sûreté et du Trésor, gare de marchandises, ponts de l'arroyo de l'Avalanche, batterie de Binh Khan sur l'autre rive de la rivière de Saigon... L'effet de surprise est essentiel, une parfaite coordination indispensable. Pour accompagner chaque unité, trois commandos de la compagnie A, entraînés à ce genre d'opération coup de poing. En réserve au PC, la section d'armes lourdes du lieutenant Désaubliaux. Les trois autres sections des lieutenants Martin et Destré et du sous-lieutenant bard se répartissent au sein des bataillons reconstitués.

— *Heure H : 4 heures du matin. Rappelez-vous que tout dépend de la surprise. Ne tirez qu'en cas d'absolue nécessité...*

L'opération doit s'effectuer sans faire couler une goutte de sang. Pour éviter de créer l'irréparable et de fournir un prétexte trop facile.

Dans la nuit chaude et moite de Saigon, alors que les horloges s'apprêtent à sonner le premier coup de 4 h, près de 1 500 hommes bandent leurs muscles amaigris par la captivité et les privations. Partout l'approche s'est déroulée sans incident. Le ne soupçonne rien.

Devant chaque objectif, les commandos bondissent par groupes de trois. Là où il y a des sentinelles, il faut les neutraliser en silence, mais sans les tuer. Puis, surgissant de l'obscurité comme des diables, les Français font brusquement irruption à l'intérieur des immeubles, Sten à la hanche ou pistolet au poing. La surprise est complète.

Quelques brèves tentatives de résistance sont promptement maîtrisées. Et, lorsque le jour se lève, Saigon est de nouveau français. Quelques blessés de part et d'autre, mais aucun mort. Les Japonais n'ont pas bougé. Les Viets qui n'ont pas réussi à s'enfuir ont été capturés. Ils sont plusieurs centaines et, dans l'espoir d'une reprise des pourparlers, on les libère.

Giau n'a pas attendu pour quitter Saigon et déclare une guerre à outrance aux Français, à

commencer par un blocus alimentaire total de la population européenne, déjà affamée. Dès le crépuscule, il commence à incendier les dépôts de caoutchouc et d'essence et lance ses troupes à l'assaut des positions françaises. À l'extérieur de la ville assiégée, enlèvements, assassinats, tortures et massacres reprennent de plus belle.

La compagnie A se déploie à l'intérieur d'un périmètre trop vaste pour son effectif et intervient aux endroits les plus menacés. À Phuc My, une section se porte au secours des coloniaux du 11e RIC, pressés par les Viets. Faute d'armement en quantité suffisante, les commandos récupèrent ce qu'ils trouvent, en particulier plusieurs mortiers japonais à détente.

Le 25 septembre à l'aube, sans que les Japonais chargés de la garde du secteur interviennent, le Viêt-minh franchit l'arroyo de l'Avalanche et massacre une partie des habitants de la cité Héraud, laissant derrière lui un spectacle insoutenable.

Le lendemain, après diverses tentatives nocturnes infructueuses, les Viets attaquent le pont de l'avenue Mac-Mahon. S'ils passent, un nouveau massacre risque d'avoir lieu.

Vers midi, les marsouins du 11e RIC sont en difficulté. Le capitaine Noirtin fonce aussitôt en renfort avec un groupe de commandos de la compagnie A. Le combat fait rage, et les tirs des Viets prennent le pont en enfilade. Presque tout de suite, le capitaine Otton Loyewski est blessé, puis le lieutenant Dévigne, un des administrateurs issus du CLI.

L'arrivée du lieutenant-colonel Dewey, protégé par un immense drapeau américain et une escorte de Gourkhas, fait taire les armes. Il se rend à Tan Ion Nhut. Les Viets le laissent passer pour le mitrailler sans avertissement et le tuer quelques kilomètres plus loin.

Dès que les combats reprennent autour du pont, l'adjudant Deplaine est tué. Le pont et l'arroyo constituent un glacis totalement à découvert, mais Noirtin n'en a cure.

— *Les volontaires avec moi !*

Les commandos disposent d'un camion japonais, sommairement protégé à l'arrière par un assemblage de tôles légères. Tandis que le caporal Meyer saute au volant, entièrement à découvert, Noirtin grimpe à côté de lui et commence à tirer rafale sur rafale avec sa Sten à travers le pare-brise. Le véhicule fonce au milieu d'un essaim de projectiles. Tirant à travers les tôles, un FM Bren fait baisser la tête aux Viets. Une fois le pont franchi, les commandos sautent à terre pour nettoyer le coin. Les Viets décrochent, mais l'un d'eux, en se laissant tomber du haut mur, poignarde le lieutenant Achard.

Jusqu'au 2 octobre, la compagnie A est sans cesse la brèche. Puis Giau et le Viêt-minh acceptent de conclure une trêve. Ils savent que le reste du 5^e RIC, dont le SASB du capitaine de corvette Ponchardier, doit arriver le lendemain à Saigon.

Le 12, quand le SASB, le 11e RIC et les marins dégagent le nord de la ville assiégée, les commandos de la compagnie A sont en réserve au pont de Phu My. Ils protègent le général Leclerc qui, tranquillement, la canne à la main, s'avance au milieu des balles pour voir comment se déroulent les combats en première ligne.

Des chevauchées solitaires à la capitale impériale

Le groupement de marche de la 2e DB commence à débarquer le 19 octobre. Leclerc charge aussitôt le lieutenant-colonel Massu de dégager le grand axe routier Tan An-My Tho. La compagnie A, que le capitaine Lataste commande désormais, ouvrira la marche.

Refusant un combat où ils auraient le dessous, les Viets ont détruit une partie des ponts et parsemé la chaussée d'une multitude de coupures infranchissables, se contentant de tirs de harcèlement sur la longue colonne. Assis à côté du général Salan dans une Jeep, un adjudant-chef de spahis, tenue blanche et calot rouge, est tué net d'une balle en pleine poitrine tirée par un sniper.

Il faut deux longues journées pour atteindre My Tho. Le 26 octobre au soir, toujours en avant-garde, la compagnie A rejoint le SASB de Ponchardier, arrivé par le fleuve la veille avec les marins de la compagnie Merlet. Dans cet univers semi-aquatique de rizières entrecoupées d'une multitude de rachs et d'arroyos, les blindés restent paralysés sur les pistes ou sur les rares routes. Autonome, la compagnie A réquisitionne plusieurs jonques à vapeur pour pouvoir rayonner librement. Sur chacune d'elles, on installe une mitrailleuse 12,7 mm, servie par deux hommes de la 2e DB.

Durant près d'un mois, pataugeant dans les rizières ou sur ses jonques, isolément ou en liaison avec les autres unités, le commando Lataste écume le quadrilatère My Tho-Ben Tranh-Can Duoc-Go Cong. À six reprises, il se transforme en commando de débarquement pour s'emparer de positions tenues en force par les Viets, qui reçoivent parfois l'appui de Japonais.

Le 12 novembre, tout près de l'endroit où le lieutenant Giraudeau, du commando léger n° 1 du 5e RIC, est tué d'une balle dans la tête, le caporal Centlivre engage un duel singulier avec un officier japonais qui se précipite sur lui en hurlant, un sabre à lamain. Parant le coup d'une main avec un tube de mortier, Centlivre essaie vainement de l'abattre de l'autre avec un revolver modèle 92 de récupération, dont les cartouches refusent de fonctionner.

Dix jours plus tard, la compagnie A regagne Saigon pour se réorganiser en vue d'un raid sur Ban Mé Thuot, sur le plateau du Darlac, en plein pays moi, à 350 km de Saigon.

L'opération débute le 27 novembre. Les commandos ont reçu le renfort d'une trentaine d'hommes, officiers du 5e RIC ou des anciennes unités d'Indochine, gardes volontaires de la libération et plusieurs civils de la région. Deux automitrailleuses et un élément du 501e RCC fournissent une escorte et ramèneront le convoi. Le lieutenant-colonel Rivier commande le tout.

Après Budop, l'ancien camp du Rolland Brûlé et les Trois Frontières, où il faut trente-six heures pour rouvrir la route obstruée par les Viets, c'est la poursuite du raid. Le 1er décembre, les commandos tombent sur la voiture d'un chef régional viet qui arrivait en sens inverse et s'en emparent. Lataste décide de l'utiliser et camoufle six commandos à l'intérieur. Fanion viet

déployé à l'avant, elle repart à toute allure en avant du convoi.

À chaque poste viet, les commandos s'éjectent du véhicule en rafalant et foncent pour couper les fils téléphoniques. Derrière, le reste de la compagnie A déboule avec le convoi pour nettoyer le ter-zain. Puis le convoi repart aussitôt.

À 16 h 30, la voiture de tête atteint Ban Mé Thuot, capitale des Plateaux et cœur du dispositif adverse. Les Viets sont au repos, la surprise est totale. En une heure, tout est terminé, près d'une centaine de Viets ont été abattus, les autres se sont enfuis. Le groupement compte six blessés, dont l'aspirant Fabrège, qui mourra à l'hôpital Grall. Cinq otages français sont délivrés et un important stock d'armes saisi. La victoire est totale.

Interprétant de façon trop restrictive et timorée les messages radio qui arrivent avec un décalage inévitable, Rivier décide alors, contre l'avis de Lataste et des autres commandos, de se replier sans combat au lieu d'exploiter leur succès.

Quand arrive l'ordre de reprendre Ban Mé Thuot, le 5 décembre, les Viets se sont ressaisis. Ils ont mis la ville en état de défense et monté une série d'embuscades sur l'itinéraire d'approche. L'affaire est chaude, dure, coûteuse : six morts, dont le médecin-commandant Nouaille-Degorce, le sous-lieutenant Héricher et le première classe Geoffroy, et sept commandos blessés, dont le sous-lieutenant Icard, le sergent-chef Guinet et le deuxième classe Gross. Durant deux semaines, il faut encore tenir la ville encerclée par des milliers de Viets.

Ban Mé Thuot marque aussi la fin de la compagnie A en tant qu'unité autonome. Le 18 décembre, ayant gagné une citation collective à l'ordre de l'armée, elle est intégrée au commando léger n° 1 du commandant Lacroix qui remplace Rivier, renvoyé en France.

Désormais, son odyssée se confond avec celle du CLI : raids sur Ninh Hoa, Nha Trang et Dalat. Au Laos, devenue commando Emeyriat, elle opère à Muong Phine, Tchépone et au col de Lao Bao. Enfin, le 29 mars 1946, elle est dans la capitale impériale, Huè, et participe à la libération de 1 500 Français qui y étaient prisonniers.

En sept mois d'une campagne menée à toute allure, la compagnie A déplore 21 morts et a eu plus de 30 blessés, soit 45 % de son effectif. Lataste, chef vénéré, le conquérant, est tombé quelques jours plus tôt à la tête d'une autre unité. Parmi les survivants, plusieurs d'entre eux, dont le lieutenant Martin et le sous-lieutenant Icard, donneront leur vie sous le béret rouge des parachutistes coloniaux, dont le CLI aura été le précurseur.

Mort aux Français

Le 2 septembre, en jetant ses émeutiers dans les rues de Saigon, le Viêt-minh donne le coup d'envoi de la terreur organisée. Pillages, exactions, enlèvements et meurtres vont frapper toute l'Indochine. Si les Français sont les premiers visés, les Vietnamiens ne sont pas épargnés : femmes vivant avec des Européens, prêtres ou notables, coolies et paysans fidèles à la France. Durant trois semaines, autour de Saigon, des Français sont enlevés, battus, volés,

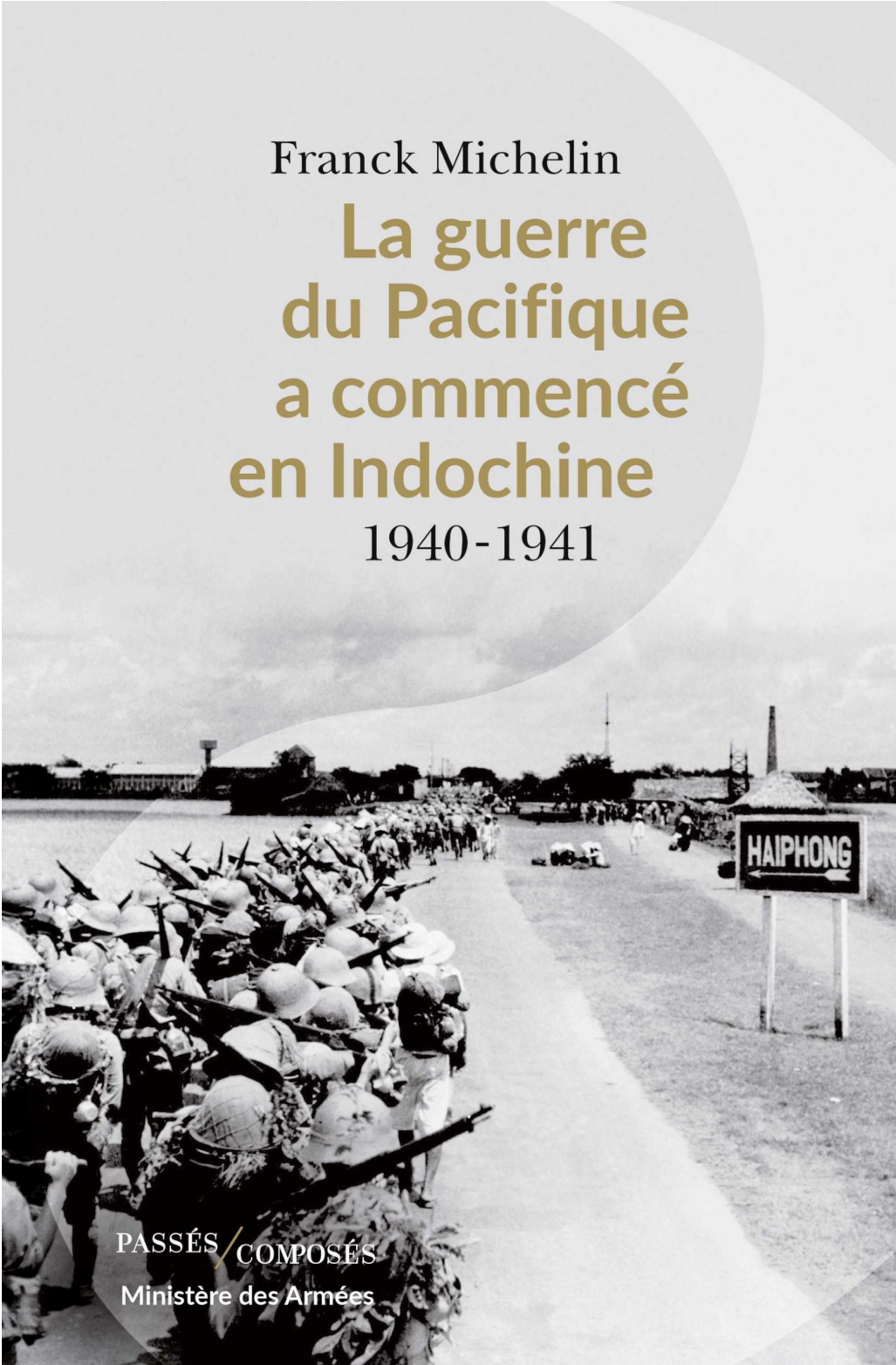
emprisonnés, tués. Le 25 au matin, sous l'œil indifférent des Japonais chargés de garder le pont de Phunuan, une foule déchaînée se répand dans la cité Héraud. Coincé entre les quartiers annamites de Tandinh et de Dakao, l'endroit est habité par une majorité de gens de condition modeste.

Des signes inquiétants ont fait fuir une partie de la population, laissée sans protection. Les bandes d'assassins déferlent, enfonçant les portes, entraînant hommes, femmes, enfants et vieillards. Certains sont massacrés sur place, émasculés, dépecés. Plusieurs femmes sont violées avec des bambous acérés. L'une d'elles, enceinte, est éventrée et son enfant empalé. Les maisons sont saccagées, le sang gicle jusqu'au plafond. À l'aide d'un unique fusil, un petit groupe arrête les premiers assaillants. Les autres refluent. Le carnage général est évité. Sur les 64 personnes disparues à la cité Héraud, 20 sont retrouvées en vie les jours suivants. En un peu plus d'une semaine, 508 personnes sont enlevées. On en retrouvera 197 vivantes.

La formation des commandos

Le corps léger d'intervention suit un entraînement de base à Djidjelli, en Algérie. Devenu 5e RIC en arrivant à Ceylan, il est basé à Kurunegala. L'unité compte un grand nombre d'engagés pour la durée de la guerre et de réservistes, qui prolongeront souvent leur séjour en Indochine. Les commandos sont envoyés par rotation dans les diverses écoles spécialisées créées par les Britanniques pour entraîner leurs forces spéciales à la guérilla contre les Japonais. Les stages parachutistes ont lieu à Chaklala, près de Rawalpindi, ou à Jessore avec la force 136. L'Eastern Warfare School de Poona dispense un enseignement complet dans toutes les techniques de combat : actions de nuit, connaissance et utilisation de l'ensemble des armes en dotation chez les principaux belligérants, explosifs, sabotage, liquidation silencieuse de sentinelles à l'arme blanche ou à mains nues, topographie, stage nautique pour les débarquements sur des côtes hostiles... Les commandos suivent également un stage de survie à la School of Jungle, près de Trincomalee. Durant plusieurs jours, ils doivent se débrouiller seuls, par leurs propres moyens, se nourrissant de serpents, de singes et d'iguanes qu'ils réussissent à capturer. Le sureffectif en officiers et sous-officiers s'explique par le nécessité d'agir parfois par petit groupes isolés et par leur rôle d'encadrement des partisans.

Franck Michelin
**La guerre
du Pacifique
a commencé
en Indochine**
1940-1941



PASSÉS / COMPOSÉS
Ministère des Armées

Le Corps léger d'intervention (1943-1945)

Le 4 novembre 1943, lors de la Seconde Guerre mondiale, en vue d'organiser une présence française dans la lutte contre les Japonais en Indochine, le général de Gaulle décida de créer un corps léger d'intervention (CLI), une unité de commandos entièrement européenne destinée à renforcer les troupes de l'intérieur de l'Indochine, suivant un plan de résistance préparé par le général Mordant, chef de la résistance militaire en Indochine. Son effectif initial de 500 hommes fut ensuite porté à 800 (il doublera par la suite).

Il était placé sous les ordres du général de corps d'armée Roger Blaizot, commandant les forces du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO), au sein duquel il était également prévu d'intégrer la brigade de Madagascar en cours de regroupement, et deux divisions coloniales.

Pris de court par la capitulation japonaise annoncée le 15 août 1945, les premiers éléments du CLI arrivent en Indochine à la mi-septembre et participent, avec les Britanniques et les Chinois (dirigés par le SEAC), au désarmement des forces japonaises. Le gros des troupes du CEFEO débarque début octobre et est bientôt engagé dans la guerre d'Indochine.

Le lieutenant-colonel Albert Lacroix, issu de la promotion Joffre de Saint-Cyr (1930-32), assura le recrutement et l'entraînement du CLI comme chef d'état-major. Il en commanda ensuite le commando léger n° 1 en opérations, effectuant ainsi son deuxième séjour en Indochine.

Le Corps léger d'intervention a été créé en Afrique française du Nord en 1943, uniquement avec des volontaires rigoureusement sélectionnés, cadres en majorité, militaires d'active, réservistes ou engagés pour la durée de la guerre mondiale, pour servir en Extrême-Orient contre les Japonais et placé sous les ordres du lieutenant-colonel Paul Huard.

Ses commandos ont été mis sur pied et entraînés en Algérie française, puis aux Indes britanniques, à Ceylan ou en Australie par les Britanniques sur le modèle des Chindits du général Orde Charles Wingate employés en Birmanie. Ils sont destinés à être introduits sur les arrières japonais, pour des actions commandos basées essentiellement sur la surprise, la puissance et la précision du feu, suivie de la rupture immédiate du combat, genre où la cohésion et l'efficacité individuelle comptent beaucoup plus que le nombre.

Rompus aux opérations de guérilla et à la guerre de jungle, les premiers groupes, sous le nom de « *Gaurs* », sont parachutés en Indochine dès 1944 par la Force 136 britannique.

Le Gaur « *Polaire* », nom de code du commando du capitaine Ayrolles, est parachuté au Traninh (Laos) pour préparer le largage du CLI. Pris de court par le coup de force japonais du 9 mars 1945, Ayrolles engage immédiatement le combat. Il fait sauter 8 ponts sur la RC 7, anéantit détachements et convois japonais, fait sauter les soutes du terrain d'aviation et les dépôts du camp de Khan Khai, détruit un dépôt d'essence et de véhicules japonais. Les

Japonais déploient en vain un bataillon pour le détruire. Son action aura retardé de trois semaines l'entrée des Japonais dans Luang Prabang.

Le 17 mars 1945, le Gaur K, du capitaine Cortadellas, est parachuté à Diên Biên Phu. Aux ordres du général Alessandri, il va, en élément retardateur, avec 80 légionnaires rescapés du 3/5 REI, assurer les arrières de la « *colonne Alessandri* » en retraite vers la Chine, sur des centaines de kilomètres de pistes en haute région, combattant, notamment le 11 avril, à Houei Houn, le 15 avril, à Muang Khua, le 21, à Boun Tai, le 22, à Muong Yo.

Le général Alessandri leur rendra hommage en ces termes : « *La défense de Boun Tai s'est opérée dans les conditions les plus pénibles avec un véritable héroïsme. Luttant pied à pied, dans la pluie, sans ravitaillement, les éléments parachutés en liaison avec ce qui reste du 3/5e contiennent les Japonais et leur infligent de lourdes pertes. Seule l'absence de ravitaillement en munitions les contraignit à se replier sur Boun Neua.* »

Le 24 avril, il ne reste du Gaur K que 3 hommes valides, qui arriveront avec leurs blessés à Sze Mao en Chine le 10 mai 1945.

Le 22 mars 1945, le Gaur « *Dampierre* » est parachuté au Tonkin dans la région de Sơn La pour apporter son aide au groupement Sabattier, également en retraite vers la Chine. Avec le groupe Vicaire, ils sont une quarantaine surpris de nuit et violemment attaqués sur la rivière Noire à Ban Tioum le 28 mars, perdant une dizaine de tués. Ce qui reste du Gaur Dampierre disparaît entièrement le 15 mai près de la frontière de Chine, où arrive également Vicaire avec cinq survivants. Plus des 2/3 de l'effectif ont disparu, dont 40 Européens.

Jusqu'à septembre 1945, 280 missions aériennes de la Force 136 britannique assureront le ravitaillement de ces opérations, dont 51 largueront du personnel CLI ou SAS.

Le Japon ayant capitulé, la mission des Gaur est d'occuper un maximum de centres avant l'arrivée de l'armée d'occupation chinoise et l'intrusion des groupes nationalistes Lao Issara et Viet Minh. Ainsi, seront provisoirement réoccupés, parfois par la force, grâce à l'appui des Meos de Toubi, les villes de Sam Neua, Xieng Khouang, Dien Bien Phu et Luang Prabang. Le manque de moyens ne permettra pas toujours de s'y maintenir.

Avec un nouveau Gaur K2, Ayrolles est envoyé au Moyen Laos avec les mêmes objectifs, et le même manque de moyens.

Tous, très éprouvés, passeront finalement en Thaïlande, d'où ils rejoindront le CLI à Saïgon le 12 décembre 1945, après plus d'un an de guérilla faite d'épreuves et de vie clandestine.

Pendant ce temps, le CLI est devenu 5e RIC à son arrivée à Ceylan, pour éviter toute confusion avec le *Ceylon Light Infantry*. Il est aux ordres du South East Asia Command de Lord Louis Mountbatten.

Il est restructuré à partir de juillet 1945 en vue d'un débarquement aéronaval dans le sud de l'Indochine en trois grandes unités, chacune à l'effectif d'un bataillon :

- Commando léger n° 1 (Lacroix)

- Bataillon SAS (Ponchardier)
- Commando léger n° 2 (Guennebaud)
- Commando Conus (Ils portent le béret vert des commandos)

et deux unités autonomes :

- Compagnie A
- Compagnie B.

Il est la seule force dont disposera le général Leclerc, arrivé en août, succédant au général Blaizot, pour reprendre pied en Indochine. Le CLI/5e RIC comprend alors 1 700 hommes, dont 200 officiers et 500 sous-officiers.

Sous commandement et uniforme britanniques, intégrée à la 20e division indienne du général Gracey, la compagnie A, envoyée en Birmanie, est aéroportée à Saigon le 12 septembre 1945.

Après un accord entre le général Gracey et Jean Cédile, commissaire du GPRF⁵, elle réarme, le 21 septembre, les 1 500 militaires français prisonniers du 11e RIC, internés depuis le 9 mars 1945, avec les armes que les Japonais n'ont pas encore pu distribuer aux insurgés Viet Minh. Aux volontaires de l'origine, venus de toutes les armes, s'ajoutent désormais, des légionnaires et des fusiliers marins. Et, avec ces anciens d'Indochine, elle libère Saigon, le 23 septembre 1945, tient la ville face aux groupes Viet Minh encadrés par des Japonais dissidents, sans pouvoir empêcher le massacre de la cité Héraut, les Britanniques ayant confié la garde des ponts de l'Avalanche aux Japonais, qui laisseront faire. Le 27 septembre, elle doit intervenir d'urgence au Pont Mac Mahon pour contrer l'intrusion d'une forte bande armée dans la ville.

Du 23 au 30 septembre, la Compagnie B, à l'effectif de 60 cadres, est parachutée en Thaïlande, à Nong Khai, pour renforcer clandestinement le Groupement Fabre au Laos. À Vientiane, elle trouve l'armée chinoise. Les ordres étant d'éviter l'affrontement, elle se retire à 15 km au Nord, à Tan Ngon et Ban Keun, où elle est violemment attaquée par des bandes basées en Thaïlande, sur l'autre rive du Mékong.

Le 3 octobre, le gros du CLI débarque à Saigon convoyé par le *Richelieu* et le *Triomphant* et deux transports britanniques.

Le 10, le bataillon SAS *Ponchardier* du CLI dégage Phu My, banlieue nord ouest de Saigon, avec des éléments du 11e RIC et la compagnie A.

Le même jour, trois groupes du commando léger n° 1 sont aéroportés au Cambodge. Ils y libèrent les Français et rétablissent Norodom Sihanouk sur son trône. Devenus Commandos du Cambodge, ils vont se heurter aux forces thaïlandaises qui occupent la partie ouest du pays, ainsi qu'aux Issarak et aux Viet Minh, notamment aux ruines d'Angkor, à Battambang, à Hatien, Svay Rieng et en bordure de la plaine des Joncs.

Le 25 octobre, le Groupement Massu de la 2e DB, débarqué du *Ville de Strasbourg*, lance l'*opération Moussac* sur le delta du Mékong. Le CLI ouvre la route de My Tho où les chars et véhicules divers de la DB sont bloqués par des coupures de routes. Le bataillon SAS débarqué d'un LCI britannique prend My Tho et pénètre dans dix autres villes du delta du Mékong dont Bén Tre, Can Tho, Vĩnh Long et Trà Vinh pendant que la compagnie A nettoie la région de My Tho-Gocong.

Le Groupement Massu est ensuite engagé au Nord Ouest de Saïgon et nettoie la région de Biên Hòa et la boucle du Donai avec Tan Uyen.

Le commando léger n° 1 occupe Tanan où il repousse une forte attaque et purge la région des éléments Viet Minh et japonais.

Le 25 novembre, la compagnie A exécute un raid de 350 km sur les plateaux Moïs, où elle enlève Ban Me Thuot par surprise le 1er décembre. Rappelée à Bu Dop, distant de 250 km le 2 décembre, où elle dépose ses morts et blessés, elle retourne à Ban Me Thuot, le 5 décembre, qu'elle conquiert une seconde fois au prix d'un combat sanglant.

Elle tient ensuite, à un contre dix, la ville encerclée pendant douze jours, jusqu'à l'arrivée du commando léger n° 1 auquel elle s'intègre. Ils sont en pointe du groupement Massu sur la RC 21 pour la prise de Ninh Hoa sur la côte d'Annam, après toute une série d'opérations très dures qui leur ont coûté 12 tués et 22 blessés. Le 18 décembre 1945, le commando léger N° 2 du CLI/5e RIC (commandant Guennebaud) débarque à Saïgon et participe à des opérations de nettoyage au nord de Saïgon avant d'être envoyé au Laos en février 1946 où il combat sur la RC 13 au nord de Pakse avant de s'emparer de Savannakhet et le 21 mars de Thakhek, après un combat qui lui coûte 9 tués et 13 blessés. Il entre le 25 avril dans Vientiane avec la compagnie B. Après l'évacuation des troupes chinoises, ils poussent jusqu'à Luang Prabang fin mai, reconduisant l'armée chinoise jusqu'à la frontière.

Le 9 mars 1946, le commando léger n° 1, également arrivé au Laos sur la RC9 prend en main le dégagement de cet axe entre le Laos et l'Annam. Le 13 mars, il lance la compagnie A à l'assaut de Muong Phine, puis, le 23, tous ses commandos au franchissement de vive force de la rivière Se Bang Hien et à la prise de Tchepone. Il pousse jusqu'à Hué où il entre le 29 mars et délivre la population française.

Revenu au Laos, le CLI/5e RIC est dissous le 1er juillet 1946.

Le CLI a combattu depuis 1944, du sud au nord de l'Indochine, de Cà Mau à la frontière de Chine, et d'ouest à l'est d'Angkor à la Côte d'Annam. Ses unités ont été citées quatre fois à l'ordre de l'Armée avec l'attribution de 225 citations individuelles et 30 médailles de la Résistance, au prix de 350 tués et blessés, soit 20 % de son effectif. Après sa dissolution, ses cadres ont formé l'ossature de 3 bataillons de chasseurs laotiens, et, après leur rapatriement en métropole, celle des deux premiers bataillons de parachutistes coloniaux. Certains d'entre eux porteront le béret rouge pendant toute leur carrière militaire.

Louis MARTIN (1924-2005)

Né en 1924 à Guingamp (Côtes-d'Armor), Il n'a que 20 ans lorsqu'il rejoint les Forces Françaises de l'intérieur. Il reçoit sa première citation à 20 ans comme sergent, chef de section dans un maquis en Bretagne et est récompensé de sa bravoure par la Croix de guerre 39-45.

En 1945, il entre à Saint-Cyr, à l'Ecole militaire interarmes, promotion de la Victoire. Le 1er juin 1945, il est nommé sous-lieutenant et rejoint en avril l'école d'application de l'infanterie à Auvours.



Affecté à la Légion étrangère le 20 avril 1947, il rejoint le DCRE à Sidi bel-Abbès. Le lieutenant Martin rejoint dès 1948 la 13e demi-brigade de la Légion étrangère en Indochine où il prend le commandement de la 12e compagnie du 3e bataillon. Il est cité à la tête de son unité.

Il quitte l'Indochine et la 13 en 1950 pour rejoindre le 3e Bataillon Etranger de Parachutistes à Sétif. Breveté moniteur parachutiste, il est ensuite désigné pour servir au 1er BEP en Indochine. Il se distingue alors en tant que commandant de la 3e compagnie.

Parachuté à Dien Bien Phu le 21 novembre 1953, il est cité trois fois et blessé quatre fois. Le 22 mars 1954 lors d'une ouverture de route vers la position « *Gabrielle* », il met deux compagnies ennemies hors d'état de nuire. Le 13 avril, à la tête de sa compagnie, il reprend « *Eliane 1* » et le 16 avril, il dégage « *Huguette* ». Le 16 avril 1954, il tombera aux mains des Viets. Emprisonné avec de nombreux camarades, libéré quatre mois plus tard, il rejoint après sa libération le 1er BEP en Algérie.

Commandant de nouveau une compagnie, il s'illustre au cours de nombreuses opérations.

Du 31 octobre au 26 décembre 1956, au sein du 1er REP, il participe à l'expédition franco-britannique de Suez dans le cadre de la force Alpha puis retrouve l'Algérie où il se couvre encore de gloire en participant aux combats. Mais Louis Martin est un homme de terrain et c'est à sa demande qu'il est de nouveau affecté au 1er REP en 1959 avec le grade de Chef de bataillon.

Muté en 1961 à l'école des opérations aériennes combinées en Allemagne, il tombe gravement malade. À sa sortie de l'hôpital, il est affecté au 126e de Brive et il quitte le service actif en 1963 officiellement pour raisons de santé, mais après avoir pris part au putsch militaire contre le général de Gaulle, à Alger, en avril 1961.

Après cette carrière hors normes, Louis Martin a essentiellement travaillé à l'étranger. Conseiller militaire en Arabie Saoudite de 1964 à 1968, fondé de pouvoir de plusieurs sociétés en Afrique noire, il était devenu l'inamovible chef de la sécurité du président gabonais Omar Bongo, de 1970 à 1988, avant de devenir son conseiller spécial pour la sécurité jusqu'en 1999.

Le 30 avril 1999, il est désigné pour porter la main du capitaine Danjou lors des cérémonie de Camerone à Aubagne.

Cinq fois blessé, le commandant Martin, figure légendaire des légionnaires parachutistes, était fait grand officier de la Légion d'honneur en 2004. Titulaire de la Croix de guerre 39-45, de la Croix de guerre Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieures et de la Croix de la Valeur militaire.

Il totalisait 14 citations dont 8 à l'ordre de l'Armée, 1 à l'ordre du Corps d'armée, 3 à l'ordre de la Division et 2 à l'ordre de la Brigade. Ses croix de guerre sont exposées au Musée de la Légion étrangère.

Il est décédé le 22 Septembre en 2005 à l'hôpital de Cimiez, à Nice, à l'âge de 81 ans.